Eric Gohier

# Couper les ponts

Roman policier

www.alterpublishing.com

**Eric Gohier**

# Couper les ponts

www.alterpublishing.com

*Samedi 19 avril 2014, 17 heures 54*

Le bijoutier de la Grand-rue Mario Roustan, une des rues les plus animées de Sète, n'en revenait toujours pas. Le gars lui avait acheté dix montres. Toutes identiques.

Pas le modèle grand luxe certes mais un produit de qualité. Un accessoire apte à faire pâlir d'envie toute la bimbeloterie importée de Chine par containers complets.

Ce genre de cochonneries que l'on était contraint de jeter lorsque la pile venait à défunter. Il aurait été idiot de faire autrement quand celle-ci coûtait plus cher que l'objet lui-même.

De plus, cerise sur le gâteau, bien que cet achat constitue une manière originale de sceller un anniversaire entre copains, le type n'exigeait même pas qu'on lui fasse des paquets-cadeaux. Il semblait gêné en revanche. Le commerçant venait de lui faire remarquer que, comme l'indiquait le panonceau au-dessus de la porte : ***La maison n'accepte plus les chèques.***

Et d'ouvrir son tiroir pour brandir une liasse de justifications de ses dires emprisonnées par un élastique.

Rien que là, il y en a pour plus de trois mille euros.

Le gars renvoya un regard compatissant au bijoutier**.** Il s'excusa de n'avoir que son chéquier et livra cette confidence : J'ai laissé la carte bleue à ma femme, elle avait des achats à faire. Ce n'est pas grave, je repasserai… à moins que je vous fasse un chèque. Et je vous laisse mes papiers d'identité en garantie… ?

Le bijoutier n'hésita pas très longtemps. Le client présentait bien. Costume de marque, chemise, cravate. Sourire avenant,

barbe et collier bien peignés, dents blanches en alignement militaire, lunettes fumées labellisées.

Les affaires ne fleurissaient pas au point d'arroser au désherbant. Deux mille quatre cents euros feraient du bien au chiffre du mois.

Sans s'occuper des papiers, manière de ne pas froisser un client susceptible de revenir, il accepta.

*Lundi 21 avril 2014, 19 heures 37*

Sylvio prit la montre, la fit tourner en tous sens puis l'accrocha à son poignet. Comédien et séducteur dans l'âme, il ne put se dispenser de laisser retomber sa manche de veste puis de remonter celle-ci dans un geste étudié comme s'il venait seulement de découvrir la montre. Un petit sifflement admiratif fusa enfin entre ses lèvres.

– Je sais pas combien t'as payé ça… mais c'est déjà du bel objet !

Max sourit. Une maigre parenthèse labiale. Quelques dents. Concession dont il était cependant d'ordinaire avare. Cela atténua quelque peu l'acier froid de son regard.

– Te tracasse pas… j'ai réglé avec un chèque tiré sur la Banque du Môle… comme dit mon cousin Armand.

Sylvio renvoya un sourire amusé en échange. Tout le monde à Sète connaissait cette expression. Pas très compliqué pour les non-initiés de comprendre qu'aucune somme d'argent ne transiterait par le biais de cette société fictive.

Quel établissement bancaire aurait à ce point manqué de lucidité pour ériger une agence sur cette barre rocheuse giflée et fouettée par les embruns à la moindre tempête ?

– Bon, content qu'elle te plaise mais souviens-toi surtout de ce que nous avons décidé. Il ne s'agit pas d'un gadget pour faire plus joli dans le décor. Je ne veux pas de téléphone portable. On ne doit laisser aucune trace. Y'a trop de types qui dorment au frais à cause des FADETS. Je n'ai aucune envie de grossir les rangs de ces amateurs. *Un silence ponctua une vérité qui se voulait indiscutable.* Tout le monde aura la même montre que toi et tout devra se goupiller aux heures convenues à l'avance. Très précisément, insista-t-il. À la minute près ! Je me fais bien comprendre ?

– Aucun souci. Le message est passé. Pas de trace, pas de preuve… pas d'emmerdes. L'argument semble convaincant.

– Parfait alors. En ce qui concerne la liste des… ?

Sylvio glissa la main dans la poche intérieure de sa veste en mohair. Outre un sang vif et italien, il avait hérité de son père, qui le tenait lui-même du sien, un goût affirmé pour l'élégance… sans oublier l'image qu'il souhaitait renvoyer aux autres… féminines et plutôt jolies de préférence.

Il sortit une feuille de papier pliée en quatre.

– Tiens, dit-il en la tendant à Max, nom, prénom et adresse des cinq gars. D'ici quinze jours, trois semaines grand maximum, je saurai très précisément qui sera de service ce jour-là.

– Tu es sûr de ta source ?

Sylvio perçut la menace sourde dans la voix. Un feulement de tigre avec promesse de mâchoires pour qui souffrirait de pertes de mémoire. Max ne laissait jamais rien au hasard. Tous ceux qui avaient cherché à l'embrouiller l'avaient amèrement regretté.

Parfois de manière irréversible… à en croire ce qui se disait.

– Sûr et certain Max. La petite, je la tiens à ma botte. Elle ne peut rien me refuser. Je lui ai même promis le mariage…

Le visage de Max se détendit. Très brièvement.

– Sandrine est plutôt conciliante à ce que je vois…

– Elle a surtout appris depuis longtemps à faire la différence entre business et sentiment. Traîner les boutiques lui plaît davantage que trôner derrière une caisse à Carrefour !

Sylvio se mit à rire. Max laissa voir quelques dents supplémentaires.

– Comme je la comprends, apprécia-t-il cependant tout en survolant la liste que venait de lui remettre un des hommes en lequel il avait le plus confiance.

Mais pas une foi absolue.

Ça, Max en était totalement incapable. La méfiance constituait une seconde nature chez lui. À la limite extrême de

la maladie. Cela expliquait toutefois en partie la raison pour laquelle il était toujours en course alors que nombre de chevaux végétaient à deux dans le meilleur des cas à l'intérieur de paddocks de trois mètres sur trois avec vue sur un ciel strié à la verticale.

Le bruit de la circulation sur le boulevard de Verdun, la voie ordinairement la plus empruntée afin de rejoindre la route de Béziers via Agde, troubla la minute de silence durant laquelle Max prit connaissance de ces informations.

– Parfait, conclut-il. Pas de risque qu'un quelconque fouille-merde l'ait repérée ta copine ?

– Penses-tu, le rassura Sylvio. Ils sont je sais pas combien de milliers à bosser dans les locaux du Conseil Régional. Personne ne doit savoir qui est qui. Alors tu penses bien que les stagiaires…

– Très bien. Bon, on garde le contact. Rendez-vous dans quelques jours pour les dernières mises au point. D'ici là, on ne s'est pas vus, on ne se connaît pas… ou si peu !

Les deux hommes se serrèrent la main. Max s'apprêtait à pivoter pour ensuite se diriger vers la voiture de location, lorsqu'il toisa Sylvio.

– Dis donc, je peux me tromper, mais il me semble que t'as perdu du poids depuis la dernière fois.

Sylvio ne chercha pas à masquer un franc sourire de satisfaction.

Certains sacrifices se valorisent au regard des autres.

– Depuis plus de six mois, Sandrine ne m'achète plus de Nutella… elle dit que c'était ça qui faisait rétrécir mes jeans… !

Max se fendit d'un sourire plus large. La remarque était pleine d'humour… et de bon sens. Lorsque la quarantaine commence à s'inviter aux anniversaires, mieux vaut mettre la pédale douce sur tout ce qui se plaît à camper au niveau de la ceinture abdominale.

*Vendredi 2 mai 2014, 17 heures 55*

Frédéric laissa fuser un soupir agacé. Il détestait être en retard mais là, il n'y couperait pas. Il avait beau avoir anticipé en partant dix minutes plus tôt, il se retrouvait prisonnier au milieu de la route de Montpellier, coincé entre un camion de livraison et une ambulance. À souhaiter qu'elle soit vide !

Plutôt que de s'énerver, il préféra se régaler les yeux sur les cuisses nues des deux jeunes femmes tirant sur leurs avirons. Leur deux de couple sans barreur glissait sur l'eau un peu sombre du canal séparant le Quai des Moulins de la route de Montpellier marquant la sortie est de Sète.

Cet intermède fut bref. Les deux rameuses filaient à belle allure, oubliant dans leur sillage les files de voitures immobilisées. Juste retour des choses sur le sort habituel. Frédéric parcourut au pas de l'escargot les quelques mètres qui venaient de se libérer devant sa voiture.

Son regard se porta au loin, accrocha les gros paquets-cadeaux blancs, comme emballés par le Christo du pauvre, responsables d'une partie du bazar.

Une partie seulement car il aurait fallu se montrer particulièrement de mauvaise foi pour prétendre que la circulation avait un jour été simple à Sète ou à ses abords… à moins de remonter très loin dans le temps, à une époque où les chevaux écrasaient le pavé de leurs sabots au lieu de se cacher sous le capot des voitures.

La faute à la configuration de la ville coincée entre mer Méditerranée et Étang de Thau.

Une île singulière. Une route débarquant de l'est, une autre arrivant par l'ouest et un modeste flux routier dégringolé des terres. Le tout géré côté orient par des ponts mobiles s'ouvrant

à heures régulières afin de permettre le flux des voiliers et des bateaux trop hauts pour passer sous le tablier.

Cinq ponts majeurs à barrer la voie entre mer et étang. Trois à bascule. Deux ponts tournants.

Un imbroglio en temps normal. Une peste au plein cœur du pont du 1er mai lorsque – ironie du sort et multiples sens des mots – un autre pont, bien tangible celui-là, celui du Tivoli, gisait à terre, entièrement démonté pour une grande toilette prévue pour durer sept mois.

Un lifting indispensable pour un ouvrage achevé en 1949 et destiné à remplacer son prédécesseur détruit par les bombardements à la fin de la seconde guerre mondiale.

Emprunté chaque jour par des centaines et des centaines de véhicules, le pont-route métallique avait subi les outrages du temps, de la rouille et des embruns.

N'en demeurait pas moins que cette mise hors-jeu indispensable compliquait une situation déjà épique en temps ordinaire. La majorité de la circulation se reportait sur le Pont de la Victoire, pont-tournant celui-là, et, dans une moindre mesure, par Cayenne.

Une ancienne lande industrielle récemment réhabilitée avec luxueux port de plaisance jetant ses pontons flottants dans les anciens bassins. Voie de secours réservée aux plus initiés des conducteurs locaux.

La remise en fonction du pont du Tivoli, prévue pour le 26 juin, était attendue avec impatience. Une récente statistique entendue à la radio – chiffre à appréhender avec toutes les pincettes nécessaires – avait laissé entendre à Frédéric qu'un conducteur passerait en moyenne neuf mois de sa vie incarcéré dans les errances de la circulation.

Feux rouges, stops, ralentissements et bouchons. Ce temps d'une gestation humaine, perdu en l'occurrence, n'accouchait que mauvaise humeur et ulcère à l'estomac.

Ses mains gantées de fin chevreau pianotèrent sur le volant une ode à la patience. Cinq minutes s'écoulèrent. Le temps pour Frédéric de croiser à nouveau la charmante vision des cuisses nues des deux jeunes femmes remontant cette fois le canal en direction des Eaux Blanches. Le temps de quelques brèves escapades oniriques en compagnie des rameuses, son regard se reporta sur l'enseigne de Mr Bricolage.

Une grimace remplaça le sourire un peu béat qui avait accompagné sa rêveuse ballade pour un noir et deux blanches.

Dire qu'il aurait pu tranquillement attendre Max à la terrasse du Tabarys devant un demi s'il s'était approvisionné dans ce magasin de bricolage plutôt que d'avoir dû faire la tournée des Grands Ducs côté grandes surfaces spécialisées en ceinture de Montpellier.

Son ressentiment fut de courte durée.

Frédéric était d'une nature plutôt dolente. À condition que l'on ne s'ingéniât point à le chatouiller aux endroits sensibles.

Risque minime vu son gabarit impressionnant.

En son for intérieur, malgré tout ce temps détestablement gaspillé dans la circulation, il admettait le bien-fondé de ce pensum. Acheter plusieurs longueurs de chaîne à gros maillonnage, sans négliger la vingtaine de cadenas prétendus inviolables, n'aurait pas été très judicieux dans la ville même où leur utilisation était prévue.

Un usage qui amènerait les policiers à s'interroger quant à leur provenance. De la même façon qu'ils pourraient aussi se poser de multiples questions au sujet de la peinture et des pochoirs enfermés dans le coffre de sa voiture.

On pouvait reprocher certaines choses à Max – à commencer par sa méticulosité proche de la maniaquerie – mais il n'aurait pas été juste de l'accuser d'abandonner les éléments au flux aléatoire du hasard. Chaque détail des opérations qu'il mettait en scène rentrait dans un cadre précis duquel aucun des hommes qu'il dirigeait n'était autorisé à s'évader sous peine de

se faire taper sur les doigts… ou sur des parties plus sensibles de son anatomie.

Les rares à avoir tenté de la lui faire à l'envers s'en mordaient encore les doigts… quand il leur restait des dents !

*Vendredi 2 mai 2014, 18 heures 15*

Assise à cette même terrasse du Tabarys où Frédéric, prisonnier de la circulation se rêvait un demi à la main, Myriam Fellicci, portée au gré de l'autosatisfaction, se frottait les mains.

Essentiellement en pensée puisque de la gauche elle tenait négligemment une cigarette tandis que de la droite elle étreignait un verre de gentiane de Cette, son péché mignon. Ce moment de détente, elle estimait l'avoir amplement mérité.

Elle le considérait comme une juste récompense. L'aboutissement de trois mois de travail et de mises au point. Sans compter les nombreux coups de fil et tractations financières. Le compte y était enfin. Les toutes dernières places venaient de se vendre au cours de la matinée. Pratiquement trois semaines avant la date prévue de l'évènement. Elle avait eu le nez creux. Comme souvent… pour ne pas dire toujours.

Même si on lui avait forcé la main…

Une fois réglés le cachet des artistes, la location du chapiteau et quelques à-côtés inévitables, l'affaire lui laisserait pas loin de cinq mille euros de bénéfice.

Sans compter…

Tout en laissant glisser son regard de la Montée de la Bourse jusqu'au Palais Consulaire en empruntant le fil de l'eau en chemin vers l'Étang de Thau, elle apprécia la suave amertume de sa gentiane.

Puis, une fois le canal franchi en pensée, elle atterrit sur la place Stalingrad. Là, face au Théâtre Molière, se dresserait le chapiteau au soir du 24 mai. Autres temps, autres mœurs. La culture de bon aloi d'un côté.

De l'autre…

Question difficile. Réponse fatalement de parti pris. Comment qualifier le spectacle proposé ? Dans quelle catégorie le ranger ? Peut-être n'était-il pas judicieux de tout chercher à codifier.

Là résidait tout simplement l'étonnante expression de la décadence d'une société à tout prix égalitariste. S'en féliciter ou s'en plaindre relevait de la philosophie de comptoir. Rome et ses jeux du cirque ressuscitaient… les mises à mort en moins.

Lancer de nains, catch féminin dans la boue, théâtre pornographique… Les portes du business s'entrebâillaient à tous les délires, à toutes les perversions. Chacun gardait toute liberté de les ouvrir en grand ou de les refermer.

Acteur ou voyeur. Ascète… ou ailleurs. À Sète… comme ailleurs, s'amusa-t-elle dans un sourire.

Myriam avait choisi depuis longtemps et sans l'ombre d'une hésitation. Elle se préférait assise dans le train plutôt que plantée sur le quai. Ses états d'âme, elle avait appris à composer avec. Si le monde ne tournait pas très rond, elle refusait à quiconque le droit de l'en tenir pour responsable.

Elle ne s'en réjouissait pas mais avait conscience que se voiler la face ou nier l'évidence ne pouvait être pris pour une marque de maturité. Puisque la roue était lancée, mieux valait s'efforcer d'en suivre le rythme.

Voire de prendre un tour d'avance. Il lui semblait préférable de coller au train des nantis plutôt que de galérer dans le tortillard des besogneux.

L'idée lui était venue quelques mois plus tôt. À Paris. Tout ça parce qu'une amie – une connaissance amicale se rapprocherait plus de la réalité – l'avait entraînée, presque contre son gré, au Six Seven.

Elle y avait assisté à un *spectacle* des Chippendale, française réplique de cette troupe de beaux garçons – tout au moins

raccord avec les canons des playboys de séries américaines – parcourant la planète pour conjuguer à l'intention de ces dames le mot striptease au masculin.

La vision de toutes ces femelles hystériques – elle était faussement désolée mais ne voyait pas de mot plus juste pour décrire sans déformer la vérité ces dames hurlant, vociférant et se pâmant devant des Barbie masculins – apparemment prêtes à tout pour pouvoir toucher un de ces Apollon huilés et bodybuildés l'avait subjuguée.

Sans parler de tous les efforts que ces dames déployaient afin de pouvoir glisser un billet de banque dans le string pailleté de ces éphèbes dont le regard trahissait parfois une certaine lassitude.

Sans doute n'étaient-ils pas aussi dupes qu'on aurait pu l'imaginer. Ils luttaient sans doute pour ne pas trahir le caractère artificiel de l'émoi qu'ils provoquaient.

Face à la révélation de cet engouement, surnaturel à ses yeux, Myriam s'était dit qu'il y avait là quelque argent à gagner. Son esprit pragmatique avait entrepris l'analyse complète du problème, dressé la liste des données et visiblement bien résolu l'équation. Aidée en cela par un soutien inattendu et riche d'une émotion toute particulière.

Les dernières places venaient de partir ce matin même.

Elle sourit, satisfaite de sa lucidité. Elle avait su contourner la principale difficulté : le machisme méditerranéen. Comment amener les hommes à considérer d'un bon œil le déplacement de leurs épouses ou amantes à un spectacle de beaux mâles de compétition exhibés… tous attributs en ordre de marche et quasiment à poil ?

La réponse lui avait semblé évidente : offrir ce spectacle – moyennant tout de même un prix des places oscillant entre 25 et 50 euros… suivant la proximité du podium – le soir de la finale de la Champions League.

Satisfaction et liberté (conditionnelle) pour les unes, tranquillité pour les autres en vertu de la modicité de l'offre pour la pléthore de demandes.

Le bonheur quoi…

*Samedi 3 mai 2014, 8 heures 28*

Baptistin Toscanini releva le masque de protection. La sueur ruisselait sur son visage creusé par l'âge et cuivré par le soleil. Il transpirait tant qu'un non averti aurait pu être tenté de croire qu'il venait à l'instant de franchir la ligne d'arrivée d'un marathon.

Cela n'était pas le cas.

D'une part parce que question morphologie et physionomie Baptistin tirait plus sur la tomate que sur le haricot vert. D'autre part parce que l'on n'a jamais vu un fondeur s'engager sur une épreuve le corps ceint d'un lourd tablier de cuir. Sans compter le reste du harnachement : épaules et tête enserrées dans une sorte de caparaçon géant taillé dans la même matière.

Le dispositif, à l'évidence inadéquat pour l'établissement de performances sportives, s'avérait en revanche indispensable dès lors que l'on envisageait de requérir les services d'une sableuse. Les fines particules minérales projetées avec une incroyable puissance par un compresseur auraient occasionné de douloureuses blessures à quiconque aurait conçu l'idée stupide de juger cette protection superflue.

Quant aux éventuels traumas oculaires…

Pour un ou deux panneaux, Baptistin aurait pu se satisfaire d'une simple ponceuse. Mais pour la commande qu'on lui avait passée, la location d'une sableuse – sous le fallacieux prétexte d'un mur à décrépir – lui avait semblé indispensable.

À peu de célébrer ses soixante-dix ans – personne ne lui aurait donné cet âge – il devenait partisan du moindre effort… bien conscient aussi que tous ceux désormais consentis lui coûtaient chaque jour un peu plus.

De toute manière, le compresseur lui serait également utile pour peindre les panneaux au pistolet, seule façon adéquate de passer cette peinture lumino-réfléchissante.

Il ne manquerait pas non plus de l'utiliser afin d'ôter les multiples couches de sous-marine au plomb empesant inutilement la coque de sa vedette de pêche.

Au long des quarante années durant lesquelles Baptistin avait partagé son temps sur l'eau entre mer et étang au gré des saisons, il s'était toujours contenté de gratter sommairement la coque de tous les bateaux qu'il avait possédés avant de la repeindre à la va-vite.

Un proverbe en vogue chez les pêcheurs sétois au moment d'*esparmer*[1] les bateaux en vue de la fête dédiée à Saint-Pierre prétendait que : *Peinture sur merde égale propreté !*

Un navire immobilisé à terre ne rapporte rien à son pêcheur de propriétaire.

Reprenant son souffle, il laissa son regard effleurer les toits puis glisser jusqu'à la surface meurtrie de l'Étang de Thau. Le vent du Nord la ratissait de longues balafres blanches, révélant ainsi les silhouettes sombres et géométriquement austères des parcs à huîtres de Bouzigues, Loupian et Mèze.

Pour rien au monde, Baptistin n'aurait échangé son point de vue lagunaire pour la façade marine. Il habitait une maison modeste dans le Chemin de la Craque. Une voie courageuse s'efforçant jour après jour d'escalader le Mont Saint Clair.

Un raidillon popularisé par quelques épreuves cyclistes. Chemin de croix symbolique des innombrables difficultés pour passer des quartiers populaires aux belles demeures bourgeoises avec vue sur la mer.

---

[1] Nettoyer la coque d'un navire en la débarrassant de toutes ses impuretés avant de la repeindre.

En devenant propriétaire du terrain pour trois francs six sous au début du siècle passé, le grand-père de Baptistin n'aurait jamais pu imaginer que cette colline déserte, uniquement peuplée de baraquettes du dimanche, deviendrait le lieu de vie le plus prisé de la ville.

Plus aucun âne bâté n'escaladait la Rampe des Arabes en ripant du sabot devant le Sémaphore ou en tirant la langue à proximité des Pierres Blanches mais pas mal d'ânes à deux pattes avaient acheté terrains et maisons en déboursant dix ou cent mille fois le prix de leur valeur initiale.

Baptistin lui-même avait refusé plusieurs propositions très intéressantes. Devant la raréfaction – et le prix exorbitant – du versant sud, la face au nord commençait à générer quelques convoitises.

Baptistin ne vendrait jamais. Il était né là. Il y mourrait. Le plus tard possible. Thierry en hériterait… pour autant que cela soit possible.

Un bruit de moteur attira son attention. Max avait dit qu'il passerait dans la journée lui payer d'avance quelques travaux. Baptistin savait la raison pour laquelle celui-ci se montrait aussi empressé et tellement généreux. Le prix du silence n'entrait que pour une part modeste dans la résolution de l'équation.

La situation de sa maison expliquait en partie le reste.

La vraie raison cependant se caillait les sangs et se rongeait les ongles dans une cellule. Pas loin d'ici. À mi-chemin sur la route menant à Montpellier.

À Villeneuve lès Maguelonne. Depuis presque dix-huit mois. Deux tiers de la peine.

Par chance, Max était de ceux qui respectaient encore les vieux codes en vigueur. Pour y avoir lui-même fait un long séjour, il savait que la vie carcérale peut s'avérer plus supportable avec un bon peu de monnaie.

Pas mal d'argent même. L'inflation ne galope jamais aussi vite qu'enclose entre d'infranchissables murs de béton et de fil de fer barbelé tendu entre sévères miradors et câbles d'acier destinés à empêcher l'atterrissage des hélicoptères.

Si Max payait le prix fort pour des services qu'il aurait pu obtenir d'autres à moitié ou quart de prix c'était uniquement pour que Baptistin puisse aider son fils. Ils ne couraient pas tant les rues ceux capables de taire leurs bouches et de payer sans sourciller la totalité de l'addition quand d'autres avaient partagé leur repas.

Sylvio et Frédéric étaient débiteurs au même titre que Max. Eux aussi devaient à Thierry leur liberté de mouvements. À cet égard, ils ne manquaient jamais de faire le geste.

À cette différence près qu'ils ne possédaient pas les moyens financiers de faire des offrandes comparables à celles de Max. Sans doute aussi ne se faisaient-ils pas violence pour ça.

D'aucuns attribuaient à Max cette vertu d'extrême générosité en raison de ses origines marseillaises. La loi des simples ne souffre d'aucune complication. Une plaque minéralogique ponctuée du nombre 13 vaut pièce d'identité.

Pour avoir vu un nombre incalculable de fois la mer prendre la couleur des cieux venus s'y désaltérer, Baptistin refusait de croire aux vérités premières.

Leur fallacieuse évidence tronquait le jugement.

Un lointain soir où l'eau-de-vie de muscat avait coulé plus que de raison, un vieux copain d'école dont la carrière s'était achevée à l'Hôtel de police, quai de Bosc, lui avait confirmé à mots couverts la justesse de sa méfiance. Max vivait au nord du département dans un beau mas cévenol, une ancienne magnanerie.

Confidence lâchée du bout des lèvres pour engager Baptistin à avertir Thierry quant au danger potentiel de certaines de ses fréquentations. Mise en garde inutile.

Quand le ver est dans le fruit…

Baptistin n'avait pas été un père parfait pour son fils. Il en était conscient. Tout comme il admettait, sans doute un peu pour s'autodédouaner, que la perfection dans ce domaine comme dans tant d'autres…

Ce n'était pas entièrement sa faute. Ni celle de son métier qui lui avalait les trois-quarts de son temps quand il lui en aurait cédé volontiers la totalité tant la passion l'animait.

La mère de Thierry était morte quand celui-ci avait tout juste douze ans. Bouffée par le cancer, un crabe rancunier ignorant le mot rémission. Symbole de merde. Peut-être une vengeance ourdie par tous ceux que Baptistin avait arrachés à la mer pour les placer dans des bacs avant d'aller ensuite les vendre aux mareyeurs ou en criée.

Aujourd'hui, il avait admis ses erreurs. Il était encore temps d'en rattraper quelques-unes. À commencer par céder à l'inacceptable. Une vie de droiture supporterait bien quelques chemins de traverse. Il ne le faisait pas pour lui.

Quoiqu'à bien y réfléchir…

Le bruit de moteur décrut en protestant de ses culbuteurs. Le Chemin de la Craque constituait un appréciable raccourci pour les initiés… et un lieu d'essai idéal pour tester les embrayages et la capacité de reprise des voitures. Beaucoup de futurs acheteurs mettaient à l'épreuve leurs potentielles acquisitions au long des voies gravissant le Mont Saint-Clair.

Baptistin remit son masque. Il avait déjà accompli plus de la moitié de sa tâche. Il ne risquait pas d'être à la bourre. Ce n'était pas le genre de la maison.

D'autant que certains détails tout personnels méritaient encore réflexion.

– § –

Le brigadier-chef de gendarmerie Oscar Inuendo s'apprêtait à lancer le signal radio. Ses hommes n'attendaient que cela. Une attente partagée par les renforts d'autres brigades venus les épauler.

Tous se trouvaient répartis dans une dizaine d'estafettes stationnées dans un large périmètre tout autour du quartier des Sabines, à la périphérie de Montpellier.

Quiconque absent de longue date de la région n'aurait pas manqué de s'étonner. Ce qui n'était encore qu'une immense pâture à vaches sept ans plus tôt était devenue un incroyable jeu de construction immobilier en bordure de la ligne 2 du tramway. Celle reliant Saint Jean de Védas à Jacou dans un décor de fleurs géantes.

Ceci expliquait bien sûr cela. La ville en perpétuelle érection baladait ses grues, péripatéticiennes unijambistes, d'un quartier à l'autre. L'explosion démographique imposait du logement à tout-va. Pas loin de dix mille nouveaux habitants venaient chaque année déposer meubles et cartons à Montpellier et sa proche périphérie.

Toutes ces personnes, débarquées de mille horizons, par intérêt ou simple héliotropisme, il fallait bien les caser quelque part. Alors, on tombait les vieux immeubles, navires désuets échoués au cœur des quartiers anciens, on réhabilitait de vieilles landes industrielles ou on grignotait sur les limites de la ville en repoussant jusqu'à plus-soif les confins aux bornes des villages avoisinants.

Pour la bonne exécution de cette gymnastique urbaine, il fallait des bras. Beaucoup de bras. Et sans cesse plus nombreux. Capables de transformer en l'espace de quelques mois un terrain mis à nu en une résidence prétendument de standing, un bâtiment saturé de bureaux ou un commerce aux dimensions sans cesse revisitées pour s'adapter au gigantisme de la ville.

Parmi ces renforts accourus de toutes parts, certains rentraient dans le tableau – l'immense majorité pour être juste – d'autres flirtaient avec le cadre. Ceux-là, les entrepreneurs allaient les *piocher* de bonne heure chaque matin, au vu et au su de tout le monde.

Ils patientaient dans des rues parfaitement identifiées, glacière à la main, prêts à se louer pour une semaine, la journée ou simplement quelques heures. Aucune tâche ne les effrayait.

Ils se révélaient prêts à accepter n'importe quel travail. L'essentiel consistait à gagner leur vie, celle de leur famille et habiller d'acceptable leur clandestinité.

Tout le monde s'accommodait de ces petits arrangements avec la légalité. Quel choix ? À force de pousser la jeunesse vers de plus en plus de diplômes et de dénigrer le travail manuel, peu de gens savaient encore se servir d'une truelle, d'un trusquin ou tout simplement d'une pelle et d'une pioche.

Savaient… ou acceptaient.

Parce que là aussi il y aurait eu à dire.

N'empêche que du fin fond de leurs bureaux, inconscients ou soucieux de caresser dans le sens du poil une partie de leur électorat, les édiles de toutes les strates administratives feignaient de temps à autre de s'émouvoir de cette situation intolérable parce que contraire aux lois de la sacro-sainte République. Et de se délecter à décréter haut et fort que cet état de fait ne pouvait plus durer.

À dates régulières donc, ces émois faussement outrés cheminaient bruyamment jusqu'en préfecture. Là, le haut fonctionnaire en place, habituel fusible d'une ligne à haute tension, se retrouvait sommé de tout mettre en œuvre pour que cesse l'insupportable scandale du travail clandestin à une heure où tant d'enfants du pays souffraient du chômage.

Le raisonnement ne valait que dans l'absolu. Mais seul importait que le message de fermeté soit entendu par le plus

grand nombre. Relais dont se chargeaient avec empressement et dévouement des médias opportunément subventionnés.

Une manière comme une autre de faire admettre une réponse simple à des questions complexes.

Oscar Inuendo ne put s'empêcher de penser que simpliste aurait figuré un adjectif qualificatif mieux adapté à la situation… et plus juste. Un regret toutefois modéré par un plus grand encore. Celui que la charge laissée au maintien d'un ordre pourtant troublé à nombre d'autres endroits – il était bien placé pour savoir que certaines personnalités pignonnant sur rue se barricadaient complaisamment derrière d'inaccessibles investigations – revienne à un corps d'armée déjà lancé au combat sur bien d'autres fronts.

Les gendarmes passaient pour les méchants de l'histoire. Ceux lancés à la poursuite de pauvres bougres considérés à tort comme des voleurs. Mauvais rôle pour mauvais film. Distribution cosmopolite pour une réalisation à petit budget.

Un budget ridiculement restreint pour tout dire.

Sans doute à peine plus gras que celui que les états européens consacraient à inciter les dirigeants des pays d'où affluaient les clandestins à moins affamer leurs populations et à les mieux soigner.

Le brigadier-chef soupira. Il avait mal à son sens du devoir. L'état-major les avait débarrassés de leurs képis mais les chapeaux qu'on leur faisait désormais porter n'étaient pas plus seyants et encore moins réjouissants.

Néanmoins, parce qu'à quelques années de la retraite il n'allait pas remettre toute une carrière en jeu, il s'empara du combiné de communication interne.

Peu après, la dizaine de véhicules de gendarmerie convergea vers un immeuble en construction encore sous banches.

# Du même auteur

Retrouvez les œuvres de Eric Gohier publiées par AlterPublishing :

Faits divers … saison 1
Faits divers … saison 2
La dernière aube
L'Arénicole
Le petit bois des Mouriaux
Père dû
Porte moi
Quelques mots sauvages apprivoisés … pour un temps
Quelques mots apprivoisés … redevenus sauvages

© 2015 AlterPublishing Books

Chez AlterPublishing, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que le téléchargement soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.